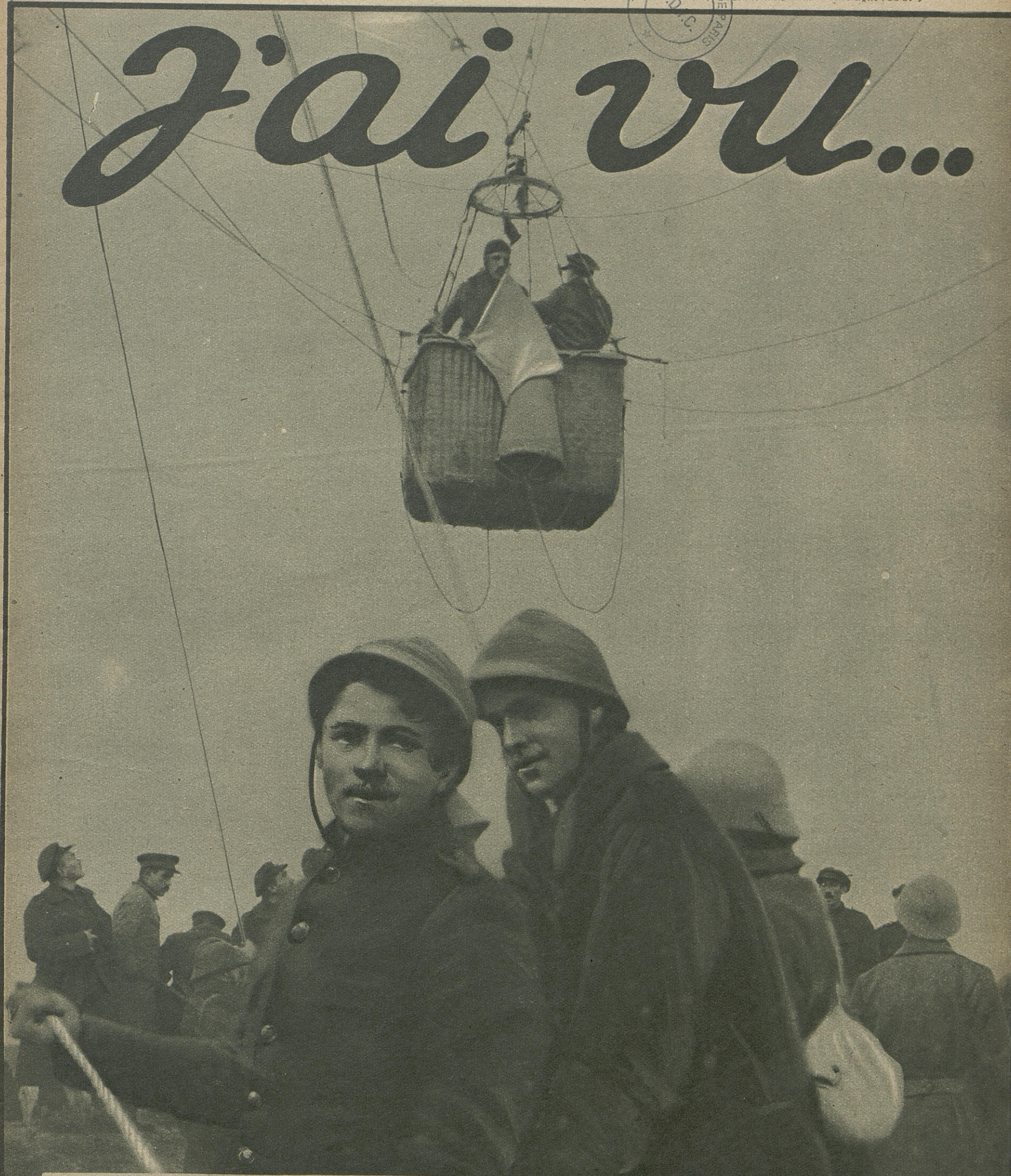


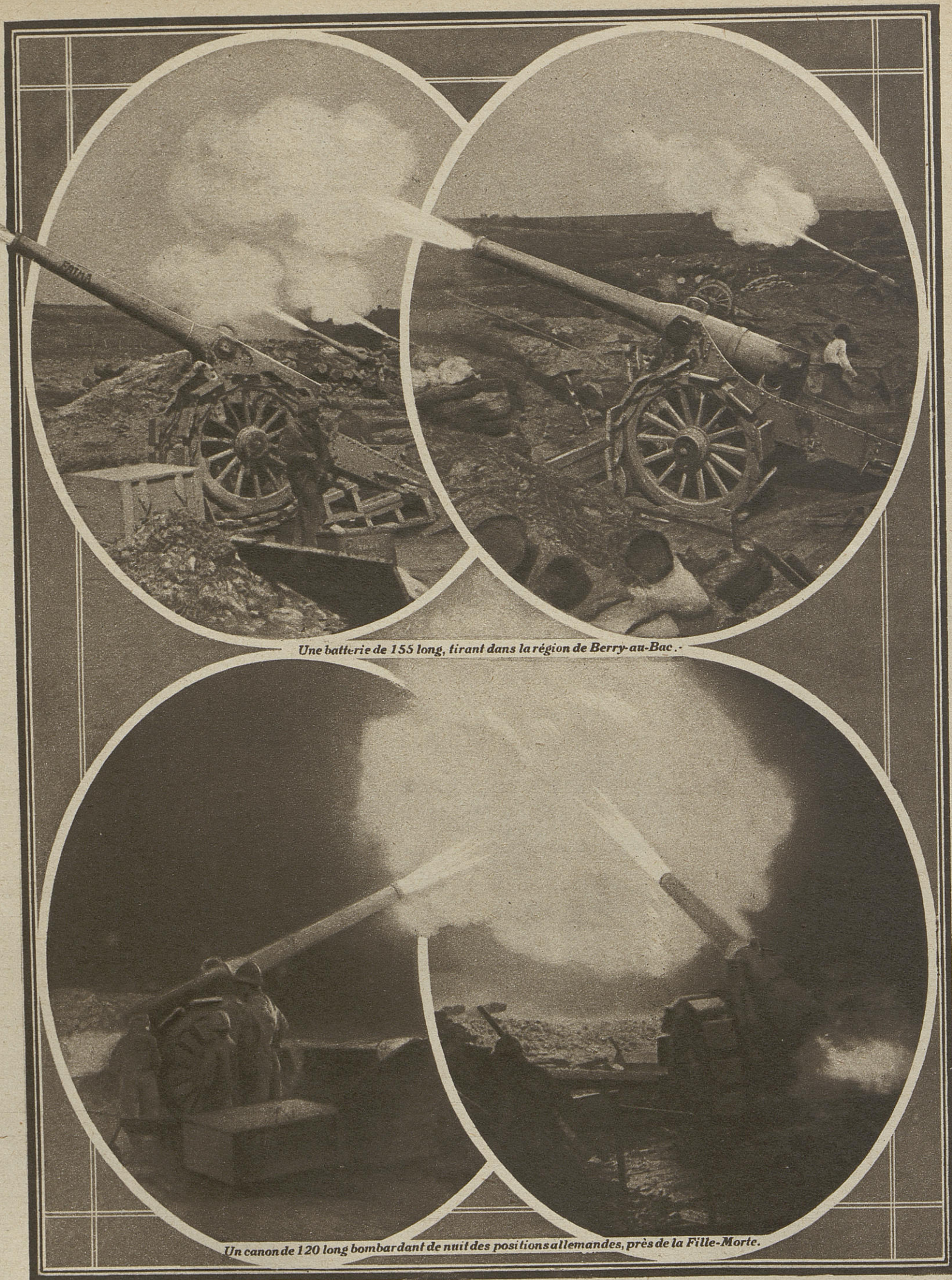


# J'ai vu...



LE DÉPART DU BALLON CAPTIF

Poplar



*Une batterie de 155 long, tirant dans la région de Berry-au-Bac.*

*Un canon de 120 long bombardant de nuit des positions allemandes, près de la Fille-Morte.*

### NUIT ET JOUR : LA GUERRE RICHE !

“ Nous Anglais, nous faisons la guerre riche ! ” répondait dernièrement un colonel d'artillerie de l'armée britannique à des officiers français qui s'étonnaient de ce qu'une batterie de 380 anglais exécutât de nuit de simples tirs de barrage. Mais l'artillerie française ne le cède en rien à celle de nos Alliés

d'outre-Manche, car notre robuste matériel de 155 et de 120 fonctionne nuit et jour d'un bout à l'autre de notre front. Les rafales de gros obus ont remplacé maintenant les volées d'obus de 75 pour troubler les concentrations et le ravitaillement de l'ennemi : les Français aussi font la guerre riche !



**L'ENLIZEMENT DANS UN TROU SUR LE FRONT DE SOMME**

L'homme, un Anglais, en revenant, au petit jour, seul de la tranchée, a glissé dans un trou. Il a eu de la boue d'abord jusqu'à mi-cuisse. Il s'est débattu et ses efforts n'ont eu d'autre résultat que de l'enlizer davantage. La boue est montée jusqu'au ventre, jusqu'à la poitrine, enfin jusqu'aux épaules.

Il s'est senti muré vivant dans cette tombe molle et gluante. Il pousse au matin un dernier cri. Par bonheur, il est, cette fois, entendu. Vite des planches tout autour du trou ; des camarades armés de pelles le dégagent peu à peu. Après des efforts surhumains on le retire enfin évanoui. Il l'a échappé belle !

# LES ASTRES ET LA GUERRE

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.

Tous nos lecteurs se rappellent les articles de M. l'abbé Moreux sur les aspects du ciel. Nous avons demandé à notre collaborateur de vouloir bien écrire pour *J'ai Vu* une série de causeries sur la guerre scientifique moderne. Il était naturel que le directeur de l'Observatoire de Bourges,

JAMAIS le ciel n'eut tant d'observateurs que depuis le commencement des hostilités. Les moins crédules parmi les peuples cherchent là-haut des signes célestes révélateurs infailibles de nos destinées. Les plus faibles indices, les phénomènes les plus naturels sont immédiatement mis à profit et chacun de sentir se réveiller en soi une vocation pour tout ce qui touche les astres.

Une étoile brille-t-elle au ciel d'un éclat inaccoutumé, comme en octobre la belle planète Jupiter, aussitôt l'on entend parler de l'étoile de la Victoire. Les astres auraient-ils une influence sur les destinées des nations, comme le professaient les astrologues du moyen âge? Chaque homme aurait-il sur la voûte céleste une étoile présidant à la conduite de sa vie et réglant pour lui les actes de l'implacable Destin?

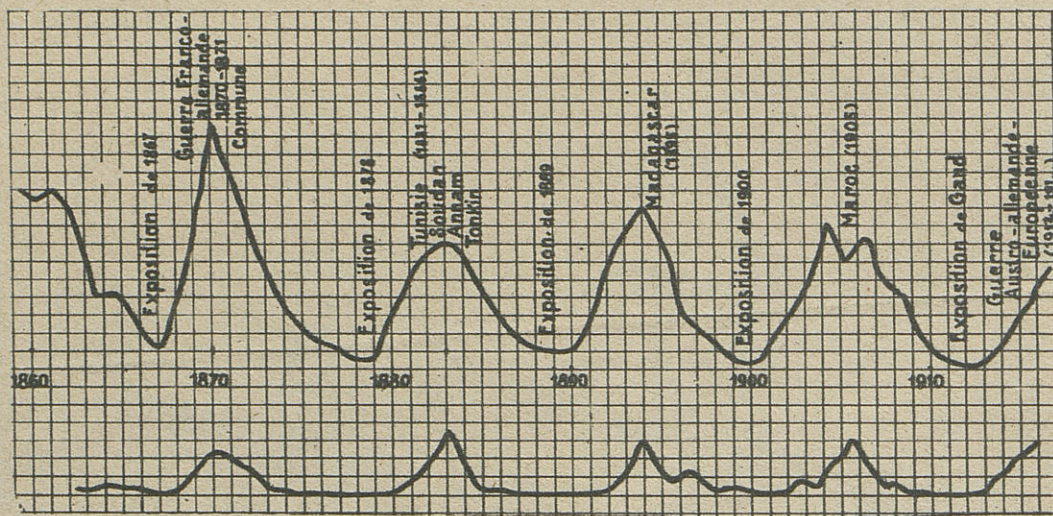
C'est à la science de répondre. Interrogeons-la donc à la lumière des acquisitions les plus récentes de l'Astronomie moderne. Voici ce qu'elle nous dit : votre planète sur laquelle se débat l'humanité est comparable à un grain de poussière lancé par le vent dans le grand désert africain. Sans doute, nous sommes entourés d'étoiles, soleils parfois monstrueux ; mais si l'attraction relie les mondes célestes, elle se fait si faiblement sentir aux distances qui nous séparent des étoiles, mêmes voisines, que nos meilleurs instruments sont impuissants à la révéler.



JUPITER ÉTOILE DE LA VICTOIRE. — Jupiter, monde encore bouillant autour duquel circule des nuages d'épaisses et lourdes vapeurs.

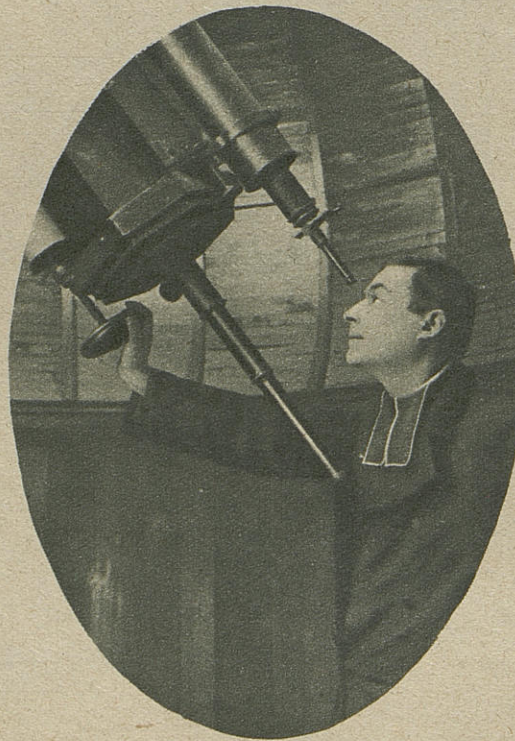
## LA TERRE DANS L'UNIVERS

Les photographies récentes nous incitent à penser que l'univers où nous vivons et où nous mourrons ne contient pas plus d'un milliard d'étoiles : moins d'astres par conséquent qu'il n'y a d'hommes sur la Terre. Eh!



LE "POULS" DU SOLEIL PEUT SE COMPARER AU POULS D'UN ORGANISME. — La vie du soleil est comparable à celle d'un organisme vivant ; mais ici le rythme est plus lent : tous les onze ans environ la pulsation atteint son maximum. A noter que la montée est toujours plus brusque que la descente comme celle du pouls. La courbe supérieure du document représente l'activité solaire indiquée sur la fréquence des taches du soleil. Celle du bas montre que les crises magnétiques sur la Terre sont réglées suivant la même loi. Aux moments de calme de l'astre central correspondent les périodes de paix dans les Etats civilisés. C'est le moment des grandes relations commerciales et des Expositions universelles. Aux montées brusques et aux crises magnétiques correspondent les annexions coloniales, les guerres pour rire ; mais parfois tous les 35 ou 45 ans, la fièvre solaire se déclare et la guerre se déclenche, avec violence sur notre minuscule planète secouée par le frisson émané de la fournaise ardente.

bien, si nous pouvions en supprimer cinquante ou cent millions, personne ici-bas ne pourrait s'apercevoir des conséquences. Notre Terre, comme un coursier dans un manège, accomplirait sa course annuelle à



L'ABBÉ MOREUX A SA LUNETTE. — C'est au foyer de cette lunette installée dans la coupole de son observatoire que M. l'abbé Moreux a fait toutes ses études de la constitution du soleil. Les théories exposées dans son volume *Le Problème Solaire* paru il y a déjà une dizaine d'années ont été la mise au point de ses hypothèses et de ses prévisions dont un grand nombre se sont réalisées.

dont nous avons mesuré les distances, vivent à des trillions de kilomètres ; pour nous venir de ces mondes lointains la lumière, qui vole à raison de 300 000 kilomètres par seconde, effectue de longs voyages, généralement compris dans l'intervalle de quatre à cinquante ans ! Autant dire que le système solaire est pratiquement isolé dans l'espace.

En face de ces distances fantastiques, les modernes astrologues ne se tiennent pas pour battus. Notre famille solaire est composée du soleil autour duquel tournent, presque en rond, huit planètes principales, dont la Terre. Certaines d'entre elles sont proches de nous, proximité toute relative d'ailleurs ; dès lors, leur attraction n'influerait-elle pas sur notre globe minuscule ?

Évidemment, tout est dans tout et ceci me rappelle une fort jolie anecdote. Peu d'années avant la guerre, un savant anglais, M. Schuster, faisait à la Sorbonne une conférence sur l'astronomie. A un moment donné, l'orateur laisse tomber ses notes et arrête son discours... Un garçon se présente pour les ramasser ; mais le geste était voulu : « En laissant tomber ces papiers, continue M. Schuster, il est évident que j'ai déplacé le centre de gravité de la Terre, donc celui du soleil, des planètes, et, par contre-coup, celui de tous les astres de l'univers. »

TH. MOREUX.

(A suivre.)

dont la réputation astronomique est surtout due à ses études et à ses découvertes sur le soleil, commençât par un article sur les Astres et la Guerre. On y verra quelle influence notre grosse étoile centrale doit exercer sur les crises qui secouent la barbare humanité !

raison d'une trentaine de kilomètres par seconde, aucune planète ne serait déplacée et notre Soleil, d'un vol aussi rapide, continuerait à nous entraîner vers le beau soleil bleu étincelant dans la constellation de la Lyre.

Les étoiles les plus proches, celles dont nous avons mesuré les distances, vivent à des trillions de kilomètres ; pour nous venir de ces mondes lointains la lumière, qui vole à raison de 300 000 kilomètres par seconde, effectue de longs voyages, généralement compris dans l'intervalle de quatre à cinquante ans ! Autant dire que le système solaire est pratiquement isolé dans l'espace.



L'EMBLEME TURC EN PLEIN CIEL. — Au 22 septembre dernier, on put voir dans l'aurore la planète Saturne encadrée par la courbe gracieuse de notre satellite : c'était l'emblème turc en plein ciel.



**LES TROUPES ANGLAISES INVESTISSENT KUT-EL-AMARA**

A l'heure où nous mettons sous presse, le général Townshend qui, en décembre 1915, avait dû capituler devant des forces turques alors qu'il menaçait Bagdad, est à la veille d'être vengé. Les troupes britanniques ont complètement investi Kut-el-Amara

et ont déjà pris la fabrique de réglisse où le général Townshend eut son quartier général durant le siège. L'avance générale sur la rive droite du Tigre permet d'envisager l'heure où nos alliés auront conquis toute la vallée du fleuve millénaire.

*J'ai vu.*

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE <sup>(1)</sup>

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Non pas de rage cette fois, mais tendrement et bonnement en pensant à la *mama* et à Marylis, aux bons jours, à son bon métier, à sa bonne vie, à sa bonne dune où il lui avait été si doux d'aller faire la sieste durant de si clairs étés ! Sales Boches !... Il n'en voulait presque plus à l'adjudant Bondon !

Il envoya à Marylis une belle carte postale rouge, azurée et dorée, où un soldat aux cheveux frisés levait les yeux vers le ciel et vers une figure de femme comme on n'en voit qu'aux devantures des coiffeurs : la légende disait, en vers s'il vous plaît :

Ne pleurez pas, beaux yeux.  
Tout va bien et pour le mieux.

Il n'eut, de la sorte, qu'à ajouter sa signature : *Cassinou fils*, et se trouva satisfait. Une plus grande joie l'attendait au Grand Café, où le lieutenant de Cabiracq, ayant accommodé sa main en porte-voix, lui glissa dans le creux de l'oreille :

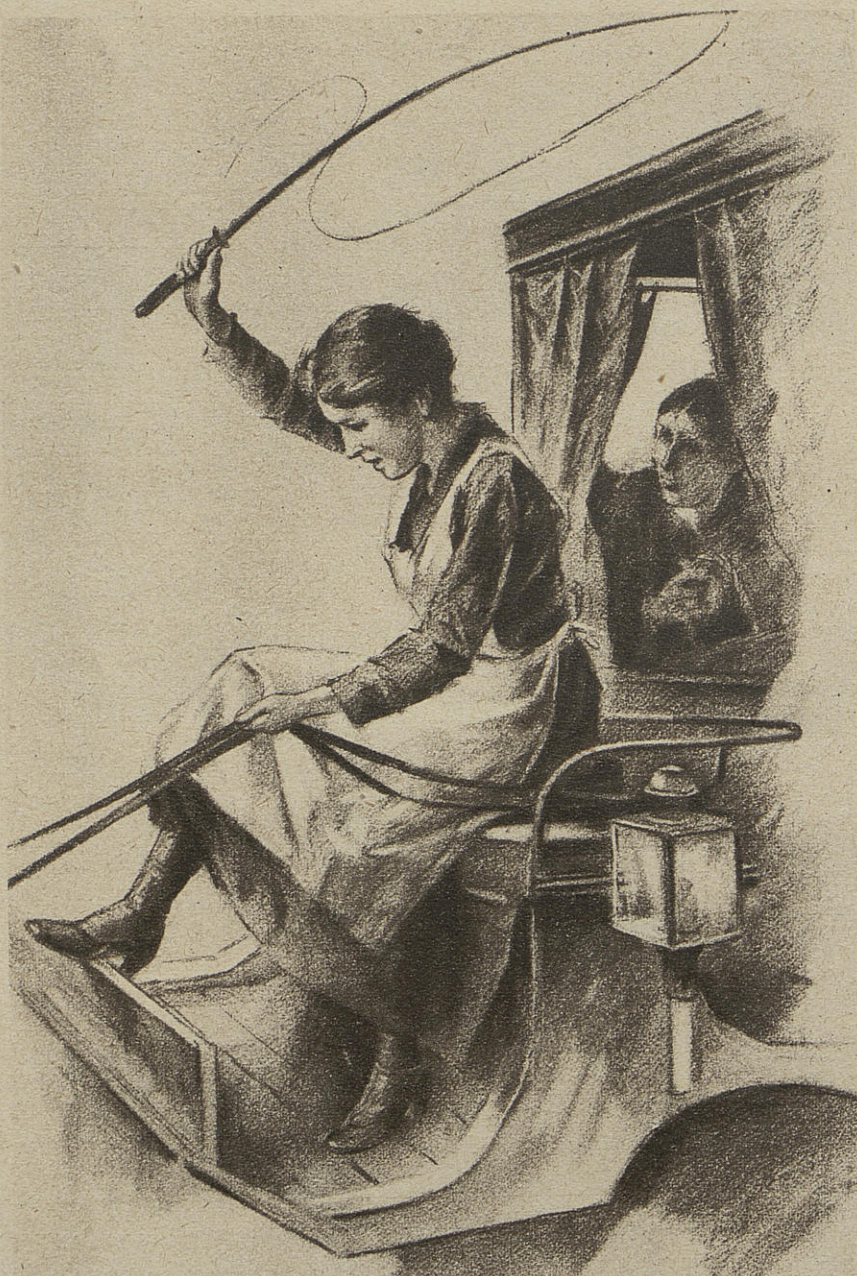
— Je crois que c'est pour demain : on demande quarante-six hommes, un officier, deux sous-officiers... Tu en es ; Fantique aussi... Coco-vaut-peu veut partir comme cuisot et s'est fait reconnaître apte...

— Vrai?... Vrai?... C'est pas de la blague !...

Le visage de Cassinou resplendissait de joie.

— Tous les copains ! Il y a du bon... Ah ! si vous permettez, Monsieur Henri... pardon ! mon lieutenant... j'en paie « un autre » !

— Ça va bien, parce qu'il y a mieux... et que tu ne vas pas t'embêter demain, fit le lieutenant



Sur le siège, la petite Estellette conduisait gaillardement deux rosses.

après avoir donné sa commande au garçon...

Le lendemain, dans la cour de la caserne, le commandant Salvage demandait, avec son air des mauvais jours, avec son allure des matins dont les veilles avaient été trop arrosées et trop belles :

— On demande quarante-six hommes et deux sous-officiers... des volontaires?...

— Moi ! cria Cassinou d'une voix qui fit trembler les échos du quartier, pourtant habitués à répercuter la voix du commandant Salvage...

— Et moi ! fit Fantique aussitôt.

— Et moi, comme cuisot ! continua Coco-vaut-peu...

— Ça va... attendez donc !... Y a de la place, insinua un sergent, tandis que le commandant s'avavançait, intrigué, vers Coco-vaut-peu...

— Mais toi, dis donc... tu es auxiliaire?...

— Justement, mon commandant ; je préparerai la cuisson aux frères... et un peu...

J'ai étudié la cuisine au Boelton hôtel, à Biarritz...

La voix du commandant s'adoucit, trembla un peu :

— Ça va, dit-il... Inscrivez-le. Tu es un numéro... et un bon.

— Je le crois, mon commandant...

On fut obligé de refuser des volontaires. Partir pour partir, un tas de tire-aux-flancs et de pèlerins eussent préféré que ce fût avec Cassinou, Fantique, Coco-vaut-peu et des types comme ça !

Par exemple, les sous-officiers donnaient peu...

— Si vous le permettez, mon commandant, déclara le lieutenant de Cabiracq, je vous signalerai l'adjudant Bondon... très intelligent, très méticuleux... Où donc est-il?... Hé, Bondon !

Le lieutenant avait lancé un coup d'œil à Cassinou. Et Cassinou, qui avait compris, jubilait ferme...

— On demande des sous-officiers... avez-vous entendu?... Je m'étonne... poursuivit Henri de Cabiracq quand l'adjudant, qui tentait de s'éclipser, se fut mis devant lui au garde à vous...

— Mon lieutenant?...

— On demande des sous-officiers, répéta le lieutenant implacable et goguenard...

Alors l'autre, bouleversé :

— Mais... mais... je ne demanderais pas mieux... Seulement — Monsieur le médecin-major me le disait encore ce matin... — à cause de mon foie, je suis... je suis...

— Inapte ? Bien. Soignez-vous...

Et cela fut dit d'un tel ton que les rires, en dépit d'une auguste présence, éclatèrent...

Cassinou était vengé !

Ce fut un beau départ, vers dix heures, par le train qui emportait les quarante-six nouveaux poilus vers la gare régulatrice. De ces départs il y en avait eu de sinistres, de navrants, où les femmes s'accrochaient au bras des hommes pour les suivre jusqu'au bout, où des enfants criaient : « Papa ! Je ne veux pas que tu meures ! » Cette fois-là, Cassinou, chez Pozelet, déclara :

— Le premier qui larmoie... ou qui permet à sa femme de l'accompagner, je ne le connais plus... et je crache par terre !... Est-ce qu'on est des volontaires, oui ou non ?

— On l'est !

— Alors, ça va. Et faut pas s'en faire... On va épater la ville !

On épata la ville, en effet ! Tous ces gaillards qui allaient vers le feu et la mort possible semblaient s'y rendre comme à la frairie. La veille, M<sup>me</sup> de Cabiracq, affolée, avait sauté en auto pour venir embrasser son mari, lequel ne s'était pas gêné pour ronchonner : « Et après, quoi ? Est-ce que ce n'était pas prévu?... Il y a ici un muletier qui, si je lui disais ce que tu as fait, te servirait une de ces grimaces... » Le muletier en question, cepen-

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre (n° 107). — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve d'étranges vexations. Et il aspire au moment où il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou devenu garde civique. Au pont de Coulombre, il débute par un coup de maître en prenant dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhacq en bonne fortune. Cassinou ne peut pas supporter le ridicule de l'aventure, il résilie ses fonctions et rentre chez lui pour gagner l'Espagne. Muni de l'argent que lui laissa jadis son oncle, il ferme sa maison ; mais avant de gagner la frontière, il rencontre Jean Hoscail, dit Jean-le-Perdu, cheminot en Espagne qui rentre en France pour s'engager. La résolution de Jean-le-Perdu fait réfléchir Cassinou qui s'enrôle dans un régiment d'infanterie, à Combelux. Tout de suite, il devient populaire dans la petite ville et il s'est lui-même rapidement adapté à son nouveau milieu. Mais la vie de garnison et les petites laquineries inévitables de la caserne ne lardent pas à faire souffrir Cassinou, lequel explique à sa mère qu'il n'a plus qu'un désir, partir sur le front. Toutefois, sa sérénité lui revient en recevant une bonne lettre de Marylis, celle qu'il aime et dont il se croyait oublié.

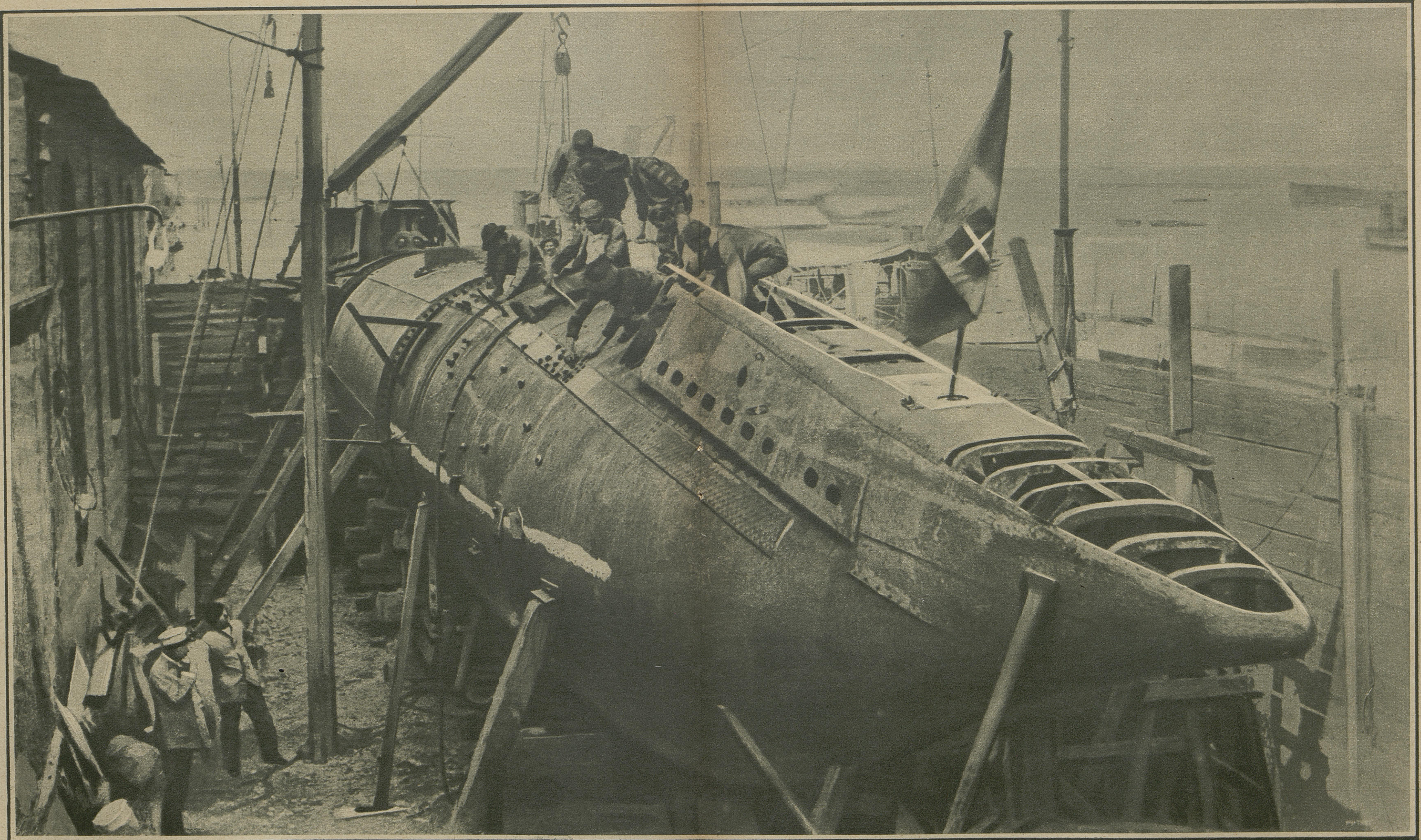
*J'ai vu.*



### UN SAUT DE 2000 MÈTRES DANS LE VIDE

Quelquefois, une de nos vigies aériennes, qui s'élèvent audacieusement pendant les bourrasques les plus violentes pour surveiller l'ennemi, a son câble qui se rompt. Le ballon est alors emporté par le vent : le devoir des aéronautes est avant tout d'empêcher que les instruments de précision et le journal de bord ne tombent aux mains de l'ennemi. En quelques secondes, ils doivent tout anéantir, puis ils peuvent songer à leur propre sécurité. Nombreux sont les exemples d'héroïsme

de ces vaillants qui, enjambant leur nacelle, attachés aux sangles de leur parachute, se lancèrent dans le vide à plus de 2000 mètres de hauteur, tandis que leur ballon disparaissait balayé par la tempête. La chute, d'abord effrayante, s'atténue : au bout de deux à 300 mètres, le parachute se déploie et comme un large parapluie descend lentement jusqu'à ce que l'aéronaute arrive, sain et sauf, au milieu de ses frères d'armes, à la fois terrifiés et émerveillés par son courage.



**UNE BELLE PROIE : LE SOUS-MARIN ALLEMAND " U. C. 12 ", RENFLOUÉ, BAT MAINTENANT PAVILLON ITALIEN**

C'était un des meilleurs requins de la flotte autrichienne que ce submersible, qui fut d'abord allemand et coula, sous le pavillon du kaiser, dans la mer du Nord, des milliers et des milliers de tonnes aux marines de l'Entente. Il fut démonté à Kiel et expédié en

morceaux à Pola, le grand port de guerre autrichien. Il y reprit la mer, battant pavillon autrichien, sous un nouveau nom mais avec le même équipage. Il était surtout mouilleur de mines et, de temps à autre, apportait des armes aux insurgés de Tripoli, en

lutte avec les troupes italiennes. Un beau jour, traqué comme une bête venimeuse, il vint tomber, à l'entrée de T..., un des principaux ports de l'Italie méridionale, devant un barrage de mines. Les Italiens le repêchèrent. Il avait servi de cercueil à tout l'équipage

allemand qui le montait. Le capitaine était mort dans sa coupole de commandement, les mains raidies sur les leviers qui marquaient : « A toute vitesse en arrière! » Maintenant, sous le pavillon italien, il va se battre dans l'Adriatique contre ses propres frères d'armes.



## J'ai vu.

dant, allait offrir chez ses amis et connaissances les plus joviaux de ses adieux...

Il recueillit de la sorte, à son corps défendant, quantité de paquets — tricots ou vivres, — qu'il accepta finalement en se disant que d'autres en auraient peut-être besoin à défaut de lui... Cela lui augmentait son fourbi, sac et musette, quand il défila sur le boulevard, avec les autres, d'une quarantaine de kilos supplémentaires... Il se tordait.

— Quand on pense que ce bon vieux bougre de major m'avait traité d'infirmes !

A la gare M<sup>me</sup> Beaudrillette se précipita : — Tiens ! Tiens, *nebout* (1)... un bon rôti de veau froid... et avec de l'ail ! Je l'ai préparé de toute mon âme...

En dépit des ordres de son mari, la comtesse de Cabiracq avait tenu à l'embrasser au dernier moment... Et elle pleurait, c'était plus fort qu'elle. Cassinon se rappela heureusement que son lieutenant n'était pas chez Pozelet la veille, et, pour bien montrer qu'il avait de l'indulgence pour lui comme pour la comtesse, il s'avança vers celle-ci, lui montra le rôti de veau qu'il avait enfilé, faute d'autre place, à sa baïonnette, et, après s'être présenté, lui dit dans le tuyau de l'oreille :

— N'ayez crainte, Madame : il y en aura pour lui.

Dès que *Daïne* Cassin fut descendue de wagon, elle entendit bourdonner à ses oreilles la formule consacrée :

— Alors, c'est vrai, ce qu'on raconte ?

*Daïne* Cassin répliquait sèchement :

— Qu'est-ce qu'on raconte ?

— Il paraîtrait que votre « unique »...

— C'est vrai.

— Ah ! ce n'est pas un capon, celui-là ! s'exclamait-on en général.

— Quand on n'a qu'un fils, c'est la moindre des choses qu'il en vaille dix dans les noirs moments, répondait la vieille.

Tous hochaient la tête, flatteusement. Par exemple, il ne fallait pas que quelqu'un, voulant surenchérir, hasardât une réflexion comme :

— Quand je pense que des jaloux « le moquaient » avant son départ, et qu'ils le traitaient de fanfaron !

(1) Neveu.

C'est qu'alors *Daïne* Cassin devenait terrible. Son orgueilleux et dur visage, sur lequel l'âge et les rides ne semblaient s'être appuyés que pour le rendre plus ressemblant à lui-même, se crispait, s'« amenaisait » encore ; et il n'y avait plus en ce visage, au-dessous de deux immenses yeux noirs dardant des foudres sur l'importun, qu'un nez pointu comme un sabre et qu'une bouche qui lançait les mots comme celle d'un fusil fait la grenaille :

— Assez. Tu étais peut-être un des premiers à le décrier... Devant le danger, les geais font chorus... Et c'est la nuit seulement que les cabèques (1) jacassent. Il fait jour. Bien merci, quand même... Au revoir !...

Rude vieille, comme pour telle, et qu'on saluait bas en murmurant : « Celle-là, quand elle veut quelque chose ! » Ce que voulait maintenant *Daïne* Cassin, nous le savons : Marylis serait sa *nore* (bru) quand Cassinon, dans deux ou trois mois, la guerre finie, reviendrait... Et si un malheur arrivait... Mais non ! un malheur n'arriverait pas, ce n'était pas possible : en affaires elle s'entendait à tourner et à retourner son monde, et il fallait bien que chacun en passât par où elle voulait. Elle prierait Dieu pour son fils, tant et de telle sorte que Dieu lui-même, comme les autres, se sentirait harangé par raison et justice, et « tomberait » de son avis.

Voilà ce qu'elle méditait à son retour de Combex, tandis que la guimbarde publique la conduisait à la gare de Saint-Lubin à Louchayre. Sur le siège, en l'absence de son frère parti au front, la petite Estellette, une gamine d'une quinzaine d'années, conduisait gaillardement deux rosses qu'elle houspillait du fouet et de la voix, jurant et tempêtant comme un homme.

A l'entrée de Coulombre, *Daïne* Cassin sursauta et, ayant tiré la lourde natte brune d'Estellette, la pria d'arrêter un instant. Elle venait — bon signe ! — d'apercevoir la jolie couturière, laquelle allait sans doute rapporter de l'ouvrage chez une cliente.

— Aï ! Marylis !...

Celle-ci accourut : « Bonjour, madame Cassin ! Et d'où c'est donc que vous venez comme ça ? »

(1) Oiseau de nuit.

La vieille raconta son voyage, vanta son fils et ajouta :

— Il a beaucoup d'amitié pour toi ; tu me ferais plaisir de lui envoyer un bout de lettre.

— Mais bien sûr, répondit Marylis un peu rougissante. Ah ! ce n'est pas d'hier qu'on se connaît, nous deux !... *Daïne* Cassin, j'écrirai... tout de suite... C'est juré. Dieu vous le garde !

La vieille pensa :

« Dieu nous le garde ! »

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.

## SEMAINE DE GUERRE

Du 7 au 13 Février.

MERCREDI 7 FÉVRIER. — Les troupes anglaises occupent Grandcourt.

L'Espagne adresse une note de protestation à l'Allemagne. Discours du Trône du roi George au Parlement anglais.

JEUDI 8. — M. Clémentel dépose le projet de loi de la réquisition civile.

Le paquebot anglais *California* coulé sans avertissement.

VENDREDI 9. — Décision ministérielle concernant le régime de guerre des journaux en France.

Décision ministérielle proscrivant le pain frais à partir du 25 février.

SAMEDI 10. — Nos aviateurs bombardent Carlsruhe. L'Allemagne essaie vainement de renouer conversation avec les États-Unis par l'intermédiaire de la Suisse. La Suisse et le Brésil protestent contre le blocus des sous-marins allemands.

DIMANCHE 11. — Les avions allemands bombardent Amiens et la région de Dunkerque. Aucun dégât. Lutte active d'artillerie en Macédoine, sur le front de Mazilla et Monastir.

LUNDI 12. — Le président Wilson repousse les ouvertures allemandes.

Succès italien à l'est de Gorizia.

Nouveaux progrès anglais au nord de l'Ancre.

MARDI 13. — Un sous-marin allemand bombarde l'embouchure de l'Adour.

Les Anglais investissent complètement Kut-el-Amara. Coup de main heureux des Anglais près de Souchez. Le paquebot anglais *Africa* coulé par un sous-marin.



### UNE GRANDE BATAILLE IGNORÉE

LA BATAILLE DES ARDENNES, dans son ensemble, constituait jusqu'ici un chapitre assez ignoré de cette guerre. Les précisions parues sur le combat du 21 août se complètent aujourd'hui de détails nombreux, inédits, sur les opérations auxquelles prit part notre quatrième armée commandée par le général de Langle de Cary au cours de la journée du 22 août. Ce furent de durs combats à travers une région marécageuse, accidentée : combats de Maissin-Paliseul, de Bertrix, de Saint-Médard, de Straimont, de Maix devant Virton, enfin le combat de Neufchâteau-Rossignol, où l'héroïque combat du corps colonial a laissé un souvenir glorieux. Avec le récit des combats soutenus par la troisième armée commandée par le général Ruffey, qui paraît dans le fascicule 58 de *l'Histoire Illustrée de la Guerre de 1914*, de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, le public a sous les yeux un tableau général complet de cette « bataille des Ardennes », une page d'histoire inconnue jusqu'à ce jour.

L'ouvrage est en vente en fascicules bi-mensuels (le 1<sup>er</sup> et le 15), le fascicule : 1 fr. — Les quatre volumes déjà parus sont vendus, richement reliés, 10 francs le volume (franco pour la France). — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



### EN ROUTE

Si nous ne voulons pas que la ruine de nos plus magnifiques régions de tourisme soit le résultat final de l'utilisation à outrance des torrents, rivières, sources et lacs en pays de montagnes, il nous faut dès à présent nous préparer à défendre nos sites menacés par l'exploitation abusive de la « houille blanche ».

C'est à cette défense qu'*En Route* veut intéresser ses lecteurs en commençant dans son numéro du 1<sup>er</sup> mars une série d'articles : *l'Hydraulisme et le Tourisme*.

Dans ce même numéro, où seront publiés : *Le Mont-Muet*, de L. Delluc, avec illustrations de Félix de Goyon, *Les Baux*, le *Tourisme et l'Art*, etc... *En Route* inaugurerait une nouvelle page : LE TOURISME ET LA PHOTOGRAPHIE.

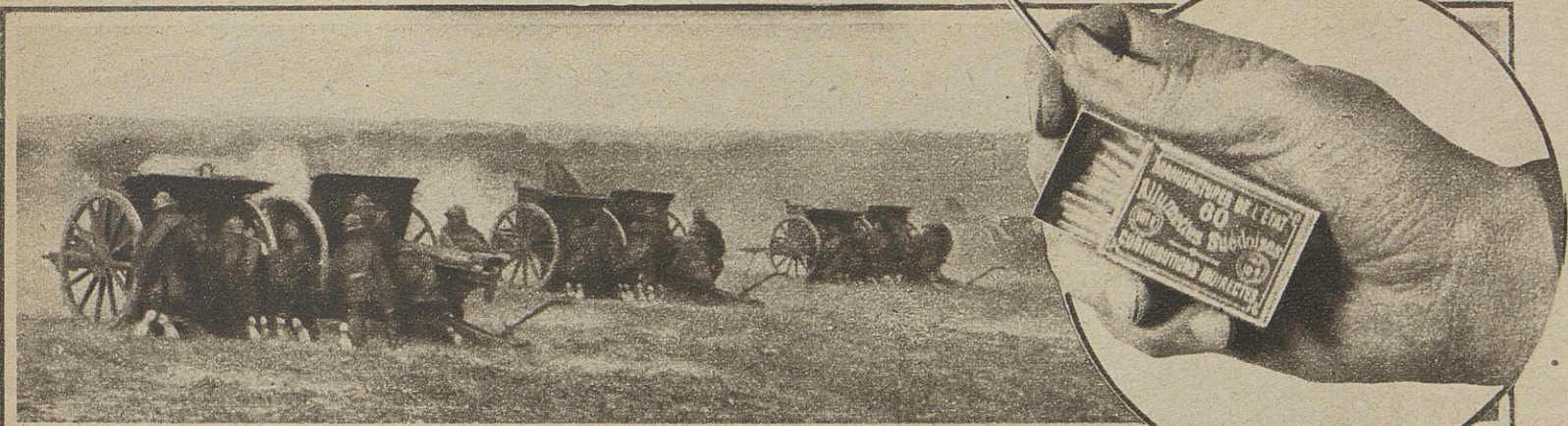
Cette rubrique, mensuelle jusqu'à nouvel ordre, informera les amateurs de photographie de tout ce qu'il leur importe de connaître pour la pratique de la photographie de tourisme.

Lire *En Route*, c'est ne rien ignorer du tourisme français et, pour les aimer toujours mieux, mieux connaître toujours nos régions, françaises dans tout ce qu'elles ont de beautés et de richesses qu'on ignore.

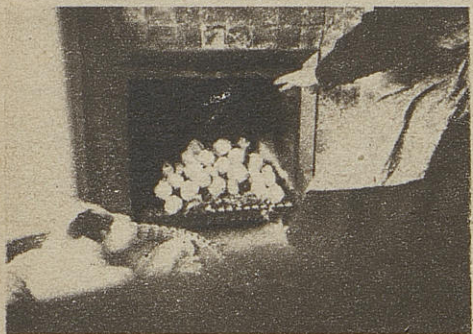
*En Route !* Revue illustrée de tourisme et de voyages, paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois : le numéro : 30 centimes. Abonnements : France : 7 francs ; Étranger : 10 francs. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



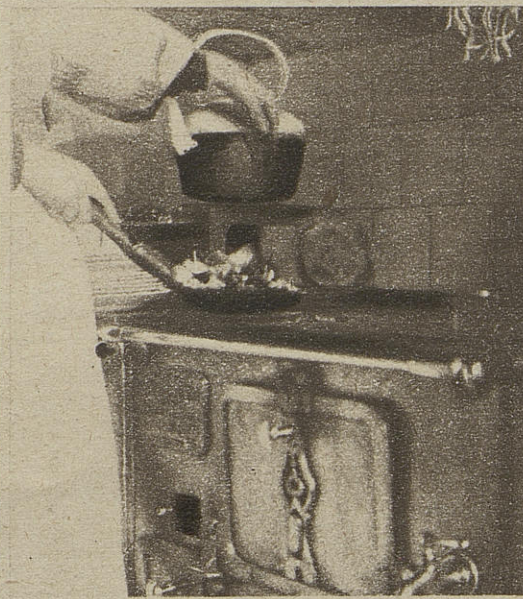
*J'ai vu*



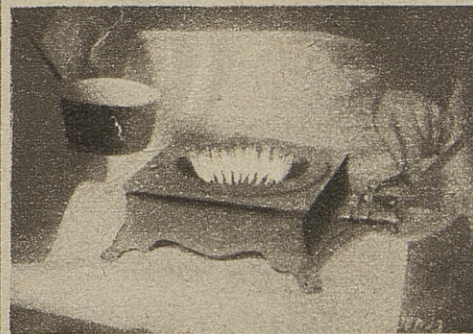
SI CHAQUE FRANÇAIS ÉCONOMISAIT UNE ALLUMETTE PAR JOUR CELA PERMETTRAIT D'ALIMENTER UNE BATTERIE DE QUATRE 75 TIRANT EN COMBAT VIOLENT 1000 COUPS PAR PIÈCE.



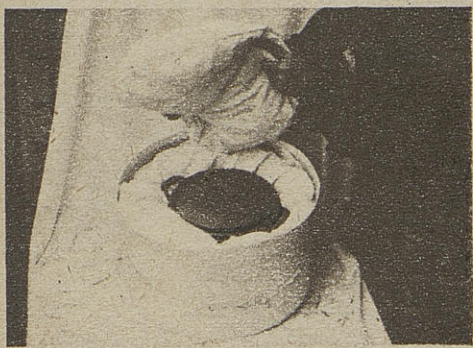
**LES BOULETS EN PAPIER TREMPÉ, PUIS SÉCHÉ**  
Ils remplacent le charbon dans la cheminée.



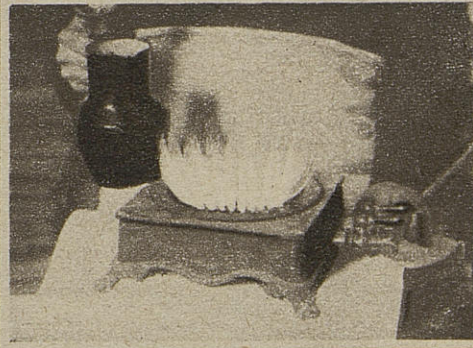
**BRULEZ VOS ORDURES MÉNAGÈRES**  
Les débris doivent passer dans la cuisinière.



**BONNE MANIÈRE D'ALLUMER LE GAZ**  
Robinets aux trois quarts ouverts : flamme bien réglée.



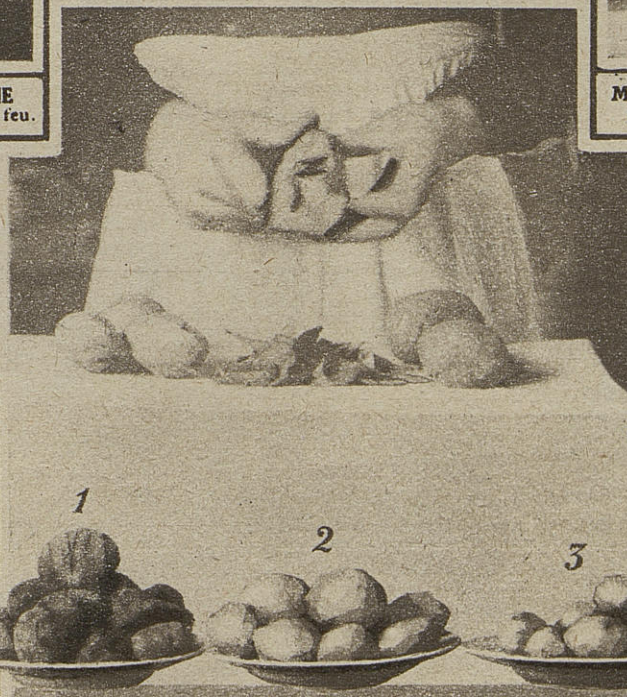
**L'AUTO-CUISEUR OU MARMITE NORVÉGIENNE**  
C'est l'unique manière de cuire les aliments sans feu.



**MAUVAISE MANIÈRE D'ALLUMER LE GAZ**  
Robinets grands ouverts : une flamme démesurée.



**GRATTEZ CAROTTES ET NAVETS**  
On économise 10 p. 100 de ces précieux légumes.



**L'ÉPLUCHAGE RATIONNEL DES POMMES DE TERRE**  
Si l'on fait cuire un kilo de pommes de terre en robe de chambre (1) rien n'est perdu. Un épluchage rationnel (2) ne donne que 10 p. 100 d'épluchures perdues : un mauvais épluchage donne 29 p. 100 de déchets.



**UNE BOTTE DE SALSIFIS : DEUX PLATS**  
Les feuilles en salade. les racines en légume.

### ORGANISONS-NOUS CONTRE LA VIE CHERE

Tout dernièrement, à l'École de médecine, le médecin-major Hemmerding a fait une conférence où il a indiqué une série d'économies à la portée de toutes les ménagères. Tout d'abord pour épargner le combustible ou le gaz, la marmite norvégienne s'impose naturellement. Chacun sait aussi que la puissance éclairante du gaz de même que son pouvoir calorifique sont d'autant plus intenses que la flamme est soigneusement réglée. En brûlant les ordures ménagères,

os, arêtes, papiers gras, etc., on alimente le fourneau de la cuisine. Au point de vue alimentaire citons comme économiques : l'utilisation pour faire des potages de l'eau qui a servi à cuire les légumes ou le poisson; le sage épluchage des pommes de terre; le grattage rationnel des carottes et des navets, l'emploi des feuilles de salsifis en salade, etc. Evidemment, ce n'est pas énorme mais c'est en agissant de la sorte que nous pourrions mieux vivre et mieux tenir.

J'ai vu.



## A TRAVERS LES CAMPS BOCHES

Il y en a de toutes les tailles, des gros, des petits, des ventrus et des rachitiques et il y a des intellectuels et des illettrés. C'est la synthèse de l'humanité qui circule dans le camp. Vêtus de leurs uniformes bariolés, fantassins gris, dragons bleus, chasseurs verts, uhlands plastronnés de jaune ou de rouge, artilleurs arborant le velours noir, soldats de la garde aux parements compliqués, ils sont le vivant catalogue de l'armée allemande. Il faut que les lettres P. G. (prisonnier de guerre) ornent leur pantalon de treillis pour reconnaître en eux des captifs, lorsque, tête nue, ils exécutent quelque corvée. Leur mine épanouie, leur satisfaction évidente d'être traités avec humanité, d'être mieux nourris que certains de leurs camarades qui combattent, surprennent le visiteur non prévenu. Les dernières recrues, ceux qui viennent de la Somme ou de Verdun, racontent à leurs camarades tout ce qu'ils ont souffert, et tous, ils remercient leur vieux Dieu allemand qui les a posés, sains et saufs, de l'autre côté de la barricade.



La corvée de pinard du Saxon.

Ils craignent leurs sous-officiers comme le feu... Herr Unteroffizier et Herr Feldwebel sont de dangereux personnages pour le Poméranien pauvre d'esprit ou le Berlinois frondeur, qu'ils se chargent de mater selon la méthode d'action directe — du moins dans les casernes de l'Empire.

Depuis deux ans, d'aucuns ont eu le loisir de réfléchir sur les graves problèmes de la vie : la guerre, l'avenir de l'Allemagne et l'arrivée de la prochaine saucisse dans le prochain colis postal.

Un jour j'ai eu la chance de feuilleter le carnet d'un prisonnier boche d'une instruction moyenne qui ne contenait ni méditations culinaires, ni chansons naïves, ni plaisanteries grivoises, mais une sorte de petite étude psychologique sur l'homme moderne, tel que le concevait ce prisonnier studieux.

Il commençait ainsi :

« Mon Idéal : En ce qui concerne l'extérieur, avoir l'air aussi propre que possible (sic), car il faut malheureusement reconnaître que, contrairement au proverbe, c'est l'habit qui fait le moine.

« Avoir toujours du sang-froid. Montrer aux gens une mine réfléchie

et les regarder carrément dans le noir de l'œil qui trahit toutes les pensées. »

« Commerce avec le prochain : Dans les affaires courantes, montrer le poing dans la poche. Etre amical, grossier ou dur suivant les cas. Autant que possible, rester honnête (sic). N'estimer personne plus que soi-même, car les rois eux aussi font des gaffes. Et si l'on rencontre quelqu'un qui vous soit supérieur, il faut le mépriser et le haïr jusqu'à ce qu'ils'avoue vaincu. »

Et enfin, un peu plus loin, cette maxime vigoureuse :

« Tape sur tes ennemis et n'aie confiance en aucun ami. »

En ce qui concerne leurs propres institutions, les prisonniers ne se gênent plus pour les apprécier avec une grande indépendance. Nous avons lu un jour ces lignes significatives, écrites par un Boche cultivé :

« Nous autres Allemands, nous nous appelons un peuple libre... Quelle ironie ! Mais c'est tout le contraire. Pendant toutes nos années de jeunesse, la Famille, l'École, la Vie militaire font de nous des créatures dépendantes, assujetties, qui ont besoin d'un ordre ou d'une inspiration avant d'entreprendre quoi que ce soit... »

Avouez que cet Allemand ne manque pas de clairvoyance ! Un autre écrivait d'ailleurs dans le même sens :

« Il y a quatre ans, je suis entré à la caserne où j'ai été traité de la façon la plus brutale. Nous finissons par protester contre l'esclavage du militarisme. »

Enfin, lorsqu'ils sont en confiance, lorsqu'ils sont sûrs qu'ils peuvent parler à cœur ouvert, sans risques, les prisonniers boches jugent avec désinvolture ceux qui les gouvernent. L'un d'eux, qui avait toutes les apparences d'une forte tête et arborait, au-dessus de sa pailasse, un portrait de Liebknecht, déclarait un jour catégoriquement :

« Si nos dirigeants avaient eu du plomb dans la tête en 1914, ils ne se seraient pas embarqués dans cette aventure. Le malheur, c'est que des millions d'Allemands en auront eu pour eux... du plomb dans la tête ! »



La partie de cartes à la cantine

MAURICE DEKOBRA.



**LE CANON VEILLE SOUS LA TERRE ET LA NEIGE**

Les Allemands se donnent toujours une peine infinie pour repérer les moindres emplacements de nos batteries ; car ils savent bien qu'une seule pièce dissimulée, qui bombarde à l'improviste, est plus redoutable que plusieurs canons à découvert. Pour déjouer la vigilance aérienne de l'ennemi, nous avons souvent recours au camouflage. Mais le mode

de cachette que dévoile notre document n'est-il pas encore plus ingénieux ? Voici, sous la neige candide, une innocente entrée de grotte. A quelques mètres à peine, qui donc oserait la suspecter ? Dans l'ombre au fond de l'abri, une pièce est toute prête à faire feu. Soyons rusés, autant et plus que nos adversaires. Avec eux, la ruse est toujours de bonne guerre.

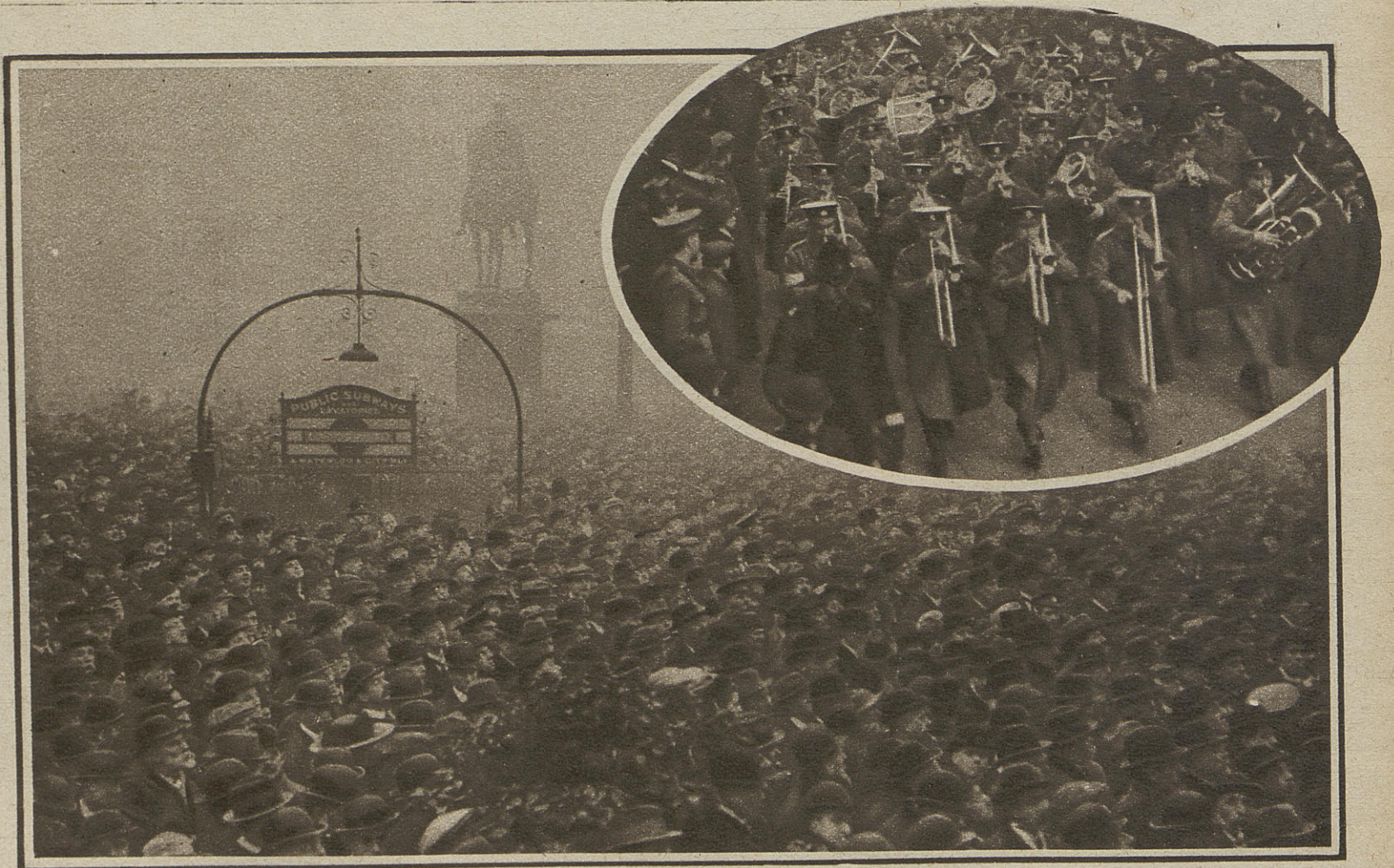
*J'ai vu*



#### LE LABORATOIRE DE Mme CURIE A L'HOPITAL EDITH CAVELL

A l'hôpital modèle Edith Cavell, que dirige le médecin-major André Couvreur et qui constitue, en plein Paris, un témoignage inaltérable de l'amitié de deux grands peuples, Mme Curie a installé un laboratoire de radiologie. Poursuivant sans cesse

ses remarquables travaux, la veuve et la collaboratrice du grand savant français surveille elle-même les applications chirurgicales de sa prestigieuse découverte, applications qui contribuent, on le sait, à la prompt guérison de nos héroïques blessés.

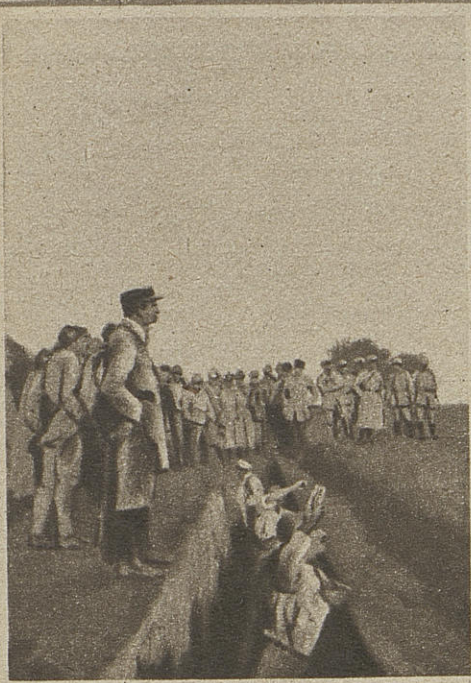


#### L'EMPRUNT ANGLAIS SERA UNE VICTOIRE DÉCISIVE

L'emprunt de guerre anglais a obtenu un succès considérable. Rien n'a été négligé chez nos Alliés pour faire une propagande profitable. Tous les partis ont été unanimes à stimuler l'ardeur patriotique. Dans Londres, les moyens de

publicité ont été aussi variés qu'inattendus : sur la colonne de Nelson, des appels avaient été affichés en lettres énormes et des conférenciers ont parcouru les rues de la Cité, précédés par des musiques militaires et acclamés par une foule enthousiaste.

*J'ai vu...*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



Dans un cantonnement, près de S..... en Champagne, les « grenadiers » s'exercent au jet des grenades.



Gérard Bauer, l'auteur de *DU SANG DANS LA MER*, notre prochain roman, dans son studio.



Branle-bas sur un transport, en route pour Salonique: un sous-marin est signalé, on met les ceintures.



Le grand sculpteur Auguste Rodin, qui vient d'épouser à Meudon Mlle Rose Beurré.



Haut les mains! ou comment les Allemands ont appris de bonne heure à faire « Kamarad » (d'après un journal humoristique anglais).



Georges Carpentier, le célèbre boxeur français, sergent aviateur et croix de guerre.



En Allemagne, les enfants vont pieds nus à l'école.



Une tente de tziganes roumains en Dobroudja.



A Paris, on scie la glace sur les rives de la Seine.

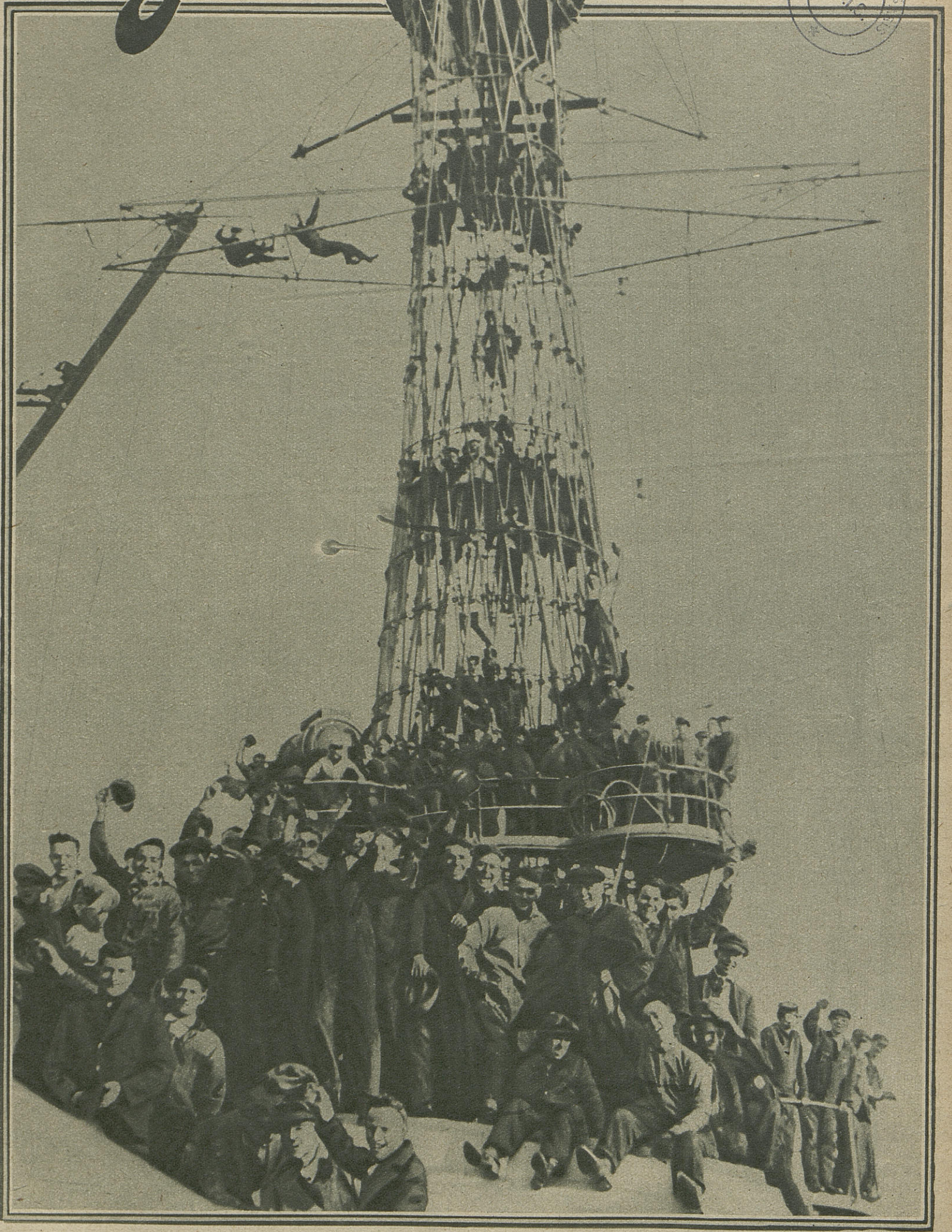


Les trois sufragettes anglaises qui voulurent empoisonner MM. Lloyd George et Henderson: Alice Wheeldon, Harriet Wheeldon, Winnie Masson (à gauche, la geôlière).



Le général Nivelle remet la croix de guerre au duc d'Aoste.

J'ai vu.



COMMENT L'ÉQUIPAGE DU "MEMPHIS", CROISEUR DE L'UNION, ACCUEILLIT LA NOUVELLE DE LA RUPTURE DIPLOMATIQUE DES ÉTATS-UNIS AVEC L'ALLEMAGNE